Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 33 (1900)

Artikel: La dialectique de Schleiermacher

Autor: Tissot, D.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379683

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA DIALECTIQUE DE SCHLEIERMACHER

PAR

D. TISSOT

> Ich gehöre weder zu denen die an der Wahrheit der christlichen Religion, noch zu denen die an der fühlenden, denkenden und wollenden Freiheit des Geistes desperiren.
>
> SCHLEIERMACHER.

Tout théologien, digne de ce nom, aboutit, par la série plus ou moins riche de ses travaux, à un système et le résume dans un de ces écrits qui durent comme les monuments de l'intelligence. Il en est ainsi de Schleiermacher. La dogmatique (*Der christliche Glaube*), à laquelle nos études sont particulièrement consacrées, demeure son grand'œuvre. Toutes les influences qui avaient fait son développement, apportent ici leur tribut ; tous les ouvrages qui en ont marqué les phases, déposent ici leurs résultats. Mais il n'y a pas de système sans principes généraux qui supportent l'édifice et lui imposent son architecture, en d'autres termes, sans philosophie. Qu'est-ce la philosophie, sinon la science des idées ? Elle examine toutes les disciplines, en dégage les vérités fondamentales et n'atteint son idéal qu'en découvrant la thèse des thèses, l'unité qui explique le monde. Dès lors, sans philosophie, pas de théologie. On voudrait l'en préserver qu'on n'y réussirait pas, car on contredirait les lois de l'esprit et les exigences de la science. L'histoire prouve, du reste, que les grands docteurs de l'Eglise ont, à la base de leurs conceptions théologiques, un ensemble de vues antérieures à elles et qui, pourtant, nous en donnent seules l'intelligence.

Cela est vrai d'Origène comme d'Augustin, d'Augustin comme de Thomas d'Aquin, de Thomas d'Aquin comme de Calvin.

Ce fait indique la méthode à suivre, si nous voulons comprendre Schleiermacher[1]. Il est relativement facile d'esquisser son évolution religieuse : il en a marqué les phases par les lettres qu'il écrivait du séminaire des Moraves (1783-1787), par les Discours sur la religion (*Reden über die Religion*, 1799), par les Monologues (*Monologen*, 1800), par la Fête de Noël (*Weihnachtsfeier*, 1806), pour ne citer que les pages qui révèlent le mieux la psychologie du chrétien. Il y a sans doute, dans ces publications, des assertions qui indiquent les influences philosophiques qui agissaient sur l'auteur, de Platon à Schelling, et le lecteur attentif en tire des inductions sur l'avenir du théologien ; mais ce ne sont que des rayons épars qui ne se réunissent point en un foyer. Peut-on trouver un volume qui donne la philosophie de Schleiermacher ? La question est d'autant plus importante qu'aucun écrivain n'a été, on le sait, plus souvent accusé d'avoir fait dépendre son exposition du christianisme des prémisses de sa spéculation. Or, le volume qui répond à notre question, est la Dialectique. Toutefois, l'attente n'est pas aussi complètement satisfaite qu'on l'espérait. Nous allons dire pourquoi[2].

Schleiermacher n'a pas enseigné cette science à Halle, où il fut professeur extraordinaire dès 1804 ; appelé à Berlin, en 1810, il ouvrit un cours sur la matière en 1811, et le reprit en 1814, 1818, 1822 et 1828, pour la dernière fois en 1831. A ce moment, le maître avait pleine conscience de son système. Il mourut en 1834. Malheureusement il n'a pas rédigé ses leçons ; on n'a découvert, dans ses manuscrits, que des notes, souvent incomplètes et, sur quelques points, des développements qui semblent avoir été si rapidement jetés sur le papier que la ponctuation en est souvent absente.

[1] « Die Dogmatik Schleiermachers hat zu ihrer Voraussetzung die Dialektik und kann ohne diese nicht wahrhaft begriffen werden. » Georg Weissenborn : *Vorles. über Schleiermachers Dialektik uud Dogmatik*, vol. I, introd., p. X.

[2] *Dialektik*, herausgegeben von L. Jonas, Prediger an der St. Nikolaïkirche, 1 vol. in-8°, 610 p. Berlin, G. Reimer.

L'éditeur de cette partie des œuvres posthumes, le pasteur L. Jonas, expose, dans une consciencieuse préface (Berlin, 21 novembre 1838), les difficultés du travail qui lui était confié.

Il a dû comparer les fragments des six années d'enseignement, ceux de 1814 étant pris pour base. Il y a joint les projets de deux Introductions. Non content de ce labeur, L. Jonas s'est procuré les cahiers de neuf étudiants et les a utilisés pour éclairer le texte[1].

On comprend que, dans ces conditions, le volume qui parut en 1839, soit, à plusieurs égards, une hypothèse très intéressante, car le texte n'est pas incontestable et la division de la matière, pas indiscutable. Cette impression paraît avoir été partagée par les penseurs de l'Allemagne qui ont écrit sur la Dialectique[2]. Peut-être faut-il attribuer à cet inconvénient, qui laisse dans l'esprit une incertitude, le peu d'intérêt qu'elle a excité en France et le peu de travaux qu'elle a suscités. L'œuvre est, pourtant, digne d'une sérieuse étude, car, sans être magistrale comme la Dogmatique du même auteur, elle est éminente par l'originalité, par la richesse des aperçus et, quelquefois, par le bonheur des solutions[3].

Nous appuyant sur la remarque qui précède, nous allons, dans notre exposition, suivre moins pas à pas l'édition de L. Jonas que chercher à dégager les idées principales, à les mettre en saillie et les disposer dans un ordre logique. Commençons par celles qui conduisent naturellement au sujet, la Philosophie et la Dialectique.

[1] Un penseur perspicace qui a fait le même travail, à propos d'un cours de philosophie de H.-B. de Saussure, disait : « Je me suis convaincu que les cahiers valent ce que vaut l'étudiant. » Est-on mieux renseigné sur le professeur ?

[2] Comparez : Georg Weissenborn : *Vorlesungen über Schleiermachers Dialektik und Dogmatik*, 2 vol. in-8°, 1847-49. — Wilhelm Bender : *Schleiermachers Theologie mit ihren philosophischen Grundlagen*, 2 vol. in-8°, Nördlingen, 1876-1878.

[3] F. Lichtenberger, dans son *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, ne dit pas un mot de la Dialectique, quoiqu'il consacre 174 pages à Schleiermacher. Le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, de Franck, présente (p. 1553-1556) un résumé qui ne manque pas de vérité.

Introduction.

I. *Philosophie.* — Si l'on veut se rendre compte de la manière dont le problème central se présenta à l'esprit de Schleiermacher, il faut remonter jusqu'à Descartes, car ni l'antiquité, ni le moyen âge ne mettent en présence les mêmes facteurs.

Descartes affirme l'esprit et la nature, le subjectif et l'objectif. Il part du premier avec une vigueur incomparable, mais ne peut lui faire produire le second. Pour vaincre la dualité, il introduit l'idée de Dieu : innée dans notre esprit, il serait incapable de la former s'il ne la possédait pas. L'idée de Dieu devient alors la clef de voûte qui soutient l'édifice de nos connaissances. Sans elle, rien n'est certain ; tout n'est certain que par elle. — Malebranche accentue, entre les mêmes termes, la même opposition. Il l'amplifie de telle façon que, trouvant, en nous, les idées, il ne peut les expliquer que par Dieu, qui les y a déposées. C'est par Lui qu'elles naissent et, par Lui, qu'elles subsistent. Nous ne les concevons que dans la communion avec Dieu : *la vision en Dieu* explique tout, même les mouvements de notre corps. Malebranche a pris une des branches de l'arbre cartésien et l'a développée jusqu'à couvrir tout de son ombre. L'unité est esquissée, mais à quel prix? — Spinoza reprend l'affirmation esprit et nature, pensée et étendue. Il maintiendra l'un et l'autre, car l'un n'exclut pas l'autre : *omnis determinatio est negatio.* Ils coexistent dans l'être et en constituent la réalité. On ne saurait rien supposer en dehors d'elle : pour Spinoza, c'est la substance, et la substance est la divinité. Tout ce qui vit vit par elle et en elle. Autant est-il absurde de parler d'un non-être en dehors de l'être, autant le serait-il de chercher l'existence en dehors de la divinité (acosmisme). Le conflit qui se prolongeait dans le système de Descartes, disparaissait dans celui de Malebranche, a cessé, puisque ses facteurs sont l'essence même de l'être. Tout élément transcendant s'efface dans l'immanence ; Dieu se développe dans le monde, et le monde raconte son éternelle évolution. Pas de Dieu sans monde ; pas de monde sans Dieu. — Locke, confondu des audaces précédentes, se

retrouve dans le bon sens et se contente du logis bourgeois de l'empirisme. Les idées de Descartes ne sont qu'un rêve ; je m'observe, et je constate que mes idées proviennent du monde extérieur : mon esprit est une *feuille blanche*, sur laquelle, par le mécanisme de mes sens, il trace des caractères conformes à la nature. Malgré la différence que Locke établit entre la sensation et la réflexion, c'est l'objectif qui l'emporte. Il échappe au matérialisme, car il admet des êtres immatériels, auxquels Dieu a pu donner la faculté de penser. La concession sauve le philosophe ; elle ne sauve pas son système, parce qu'elle ne s'autorise pas d'une nécessité rationnelle. — Berkeley, le fondateur irlandais de l'idéalisme, admet contre l'empirisme de son prédécesseur, que nous ne percevons aucun monde objectif, mais que nous ne connaissons que le monde subjectif. Je vois, je sens, non quelque chose du dehors ; je ne vois, je ne sens que ce qui est en moi. Pour savoir ce qu'est l'être en soi, il me faudrait sortir de ma personne. C'est aussi impossible que de me délivrer de mon ombre. Aussi bien, la nature extérieure n'existe-t-elle que dans mon individualité. Le conflit entre elle et moi a, dès lors, disparu ; mais n'est-il pas transporté dans le moi lui-même ? La difficulté que le matérialisme ne surmonte pas, embarrasse de même l'idéalisme. Seule, la forme est changée. Comment l'esprit serait-il susceptible de percevoir ce qui n'est pas spirituel, un arbre, une montagne, par exemple ? D'où en aurait-il la suggestion ? Ce don, reprend l'idéaliste, il l'a reçu de Dieu. Fort bien, mais la réponse augmente la difficulté. — Le matérialisme, l'empirisme, la vision en Dieu, le panthéisme et l'idéalisme laissaient en présence l'esprit et la nature, le moi et le non-moi ; ils finissaient comme Descartes avait commencé. — Kant aperçoit immédiatement le défaut de l'analyse de Locke : il a supposé que nos facultés recevaient telles quelles les impressions de l'univers ; mais nos facultés ne sont pas passives, elles sont actives ; d'où ces impressions, en s'introduisant en nous, sont modifiées à notre image. Elles ne sont plus le monde extérieur tel qu'il est, mais tel qu'il nous paraît être. Cette remarque indique l'abîme entre le phénomène et le noumène ; plus on y réfléchit, plus il se

creuse. Voyez plutôt: les choses en soi sont particulières, dans mon esprit, elles deviennent générales. Les choses en soi succèdent simplement l'une à l'autre; dans mon esprit, il s'établit, entre elles, la relation de cause à effet. Ne prolongeons pas: il est manifeste que nous modifions les choses et leurs rapports; bref, nous les classons dans nos catégories, et les catégories sont le travail de notre raison. Jusqu'ici, Kant est d'accord avec l'idéalisme. Il a, pourtant, admis l'objectif, mais à l'examen, il a constaté que ce que nous croyons affirmer comme tel, n'est qu'une illusion. Dès lors, nous n'arriverons à savoir ni si la divinité est, ni ce qu'elle est. Mais nous ne sommes pas seulement intelligence, nous sommes volonté; par elle, nous entrons dans l'activité et en marquons les traces dans l'ordre des choses. Par elle, peut-on rétablir l'harmonie de la nature et de l'esprit? Nous n'y réussissons pas davantage. Il n'y en a qu'un qui assure l'harmonie de la nature et de l'esprit, c'est Dieu. Après les ruines du Kant de la *Critique de la raison pure*, c'est le dernier postulat du Kant de la *Raison pratique*. Sa réalisation n'est pas ici-bas : au-delà, sera la victoire, la conciliation des antinomies morales, le Souverain Bien. Kant nous en donne l'espérance, nous invite à l'entretenir et à attendre le triomphe avec une pleine confiance. — Fichte reconnaît qu'il faut ramener la dualité, nature et esprit, à l'unité. Il n'hésite pas: l'unité c'est le moi. Tout le système de Fichte est là, c'est l'idéalisme subjectif. Nous revenons à Berkeley, avec cette différence : celui-ci dit que le monde extérieur n'est qu'un ensemble d'impressions; celui-là, qu'un ensemble d'idées. L'hypothèse sort du Kantisme quand le maître eût démontré l'impossibilité de connaître le monde objectif. La thèse de Fichte est magnifique d'audace, mais son moi n'en reste pas moins, selon le mot si simple et si profond de Mme de Staël, le grand célibataire. Comment produirait-il le non-moi ? Voilà ce qui est décidément incompréhensible. Pas plus que l'idéaliste irlandais n'a pu retrouver le monde qui nous entoure, l'idéaliste allemand n'a su faire sortir, de la conscience, la réalité de la nature. La grandeur de Fichte est, surtout, dans la beauté de son caractère.

L'oscillation continuelle qui se prolonge de Descartes à Fichte trouvera-t-elle son équilibre ? C'est ce qui nous amène à Schleiermacher. Son système ne répète aucune des philosophies antérieures : en ce domaine, comme en théologie, il est original. Il se détache, même en des points importants, des Maîtres qu'il admire[1]. Sa spéculation se caractérise par les assertions suivantes : l'esprit n'est pas la totalité, la nature ne l'est pas non plus ; l'un ne peut sortir de l'autre, ni l'absorber, les deux subsistent comme le fait qu'il est impossible de contester. Il faut, dès lors, partir du dualisme. Il n'y a pas antinomie, ainsi que l'a soutenu Kant ; il y a une dualité dont les termes peuvent s'unir. Dans la science, l'esprit s'empare de la nature ; dans la volonté, l'esprit s'introduit dans la nature. Cette observation laisse entrevoir l'unité ; la nature devient esprit, l'esprit devient nature. L'unité s'accuse dans l'idée de Dieu qui est pensée et être. Pourquoi ne reconnaîtrions-nous pas qu'elle se réalise dans l'univers ? En tout cas, il est évident que la conscience de nous-même est l'esprit s'affirmant dans la nature et affirmant la nature. Ainsi, nous partons du dualisme pour les concilier dans l'être, comme ils se concilient en Dieu. Ce point de vue ne détruit pas la science, c'est plutôt la science qui débarrasse la route des obstacles dont on l'encombrait.

« Philosophie ist das höchste Denken mit dem höchsten Bewustsein » (*Dialektik* § 6). A la philosophie ainsi appréciée, Schleiermacher distribue le travail ; 1° Chaque science renferme une multitude de notions qui restent disséminées ; la Philosophie a pour tâche de les rapprocher et d'en faire un tout, sur lequel elle imprime le sceau de l'unité. 2° Les sciences

[1] Les deux philosophes qui ont agi le plus profondément sur lui sont Spinoza et Kant. Du premier, nous avons parlé à propos du fameux passage des *Reden ;* on lira, dans la suite de cette exposition de la Dialectique, ce qu'il en pense. L'influence de Kant a été étudiée, avec beaucoup de soin et de perspicacité, par Wilhelm Dilthey, dans sa remarquable étude : *Leben Schleiermachers* (Berlin, 1870, 1 vol. in-8°). Il est à regretter que ce premier volume n'ait pas eu de suite ; il va de 1768 à 1802. L'auteur de l'article Schleiermacher, dans l'*Encyclopédie Lichtenberger*, nous recommande comme source, *le second volume qui n'a jamais paru.*

sont séparées les unes des autres ; elles restent isolées ; la Philosophie les sort de cet isolement, les fait concourir à une science des sciences qui assigne, à chacune, son rôle. « Alle Wissenschaften bleiben unvollkommen wenn nicht über ihnen eine Centralwissenschaft schwebt und diese ist eben die Philosophie. » 3° La philosophie ne peut commencer cette œuvre que lorsque les sciences existent ; sinon, elle manquerait de matière et n'aboutirait qu'à une scholastique. En poursuivant cette tâche, elle dégage un monde du chaos des détails. Son activité est précieuse, bien qu'elle porte surtout sur l'organisation et sa forme, mais cela même dépend des principes qu'elle réussit à s'assimiler. 4° Elle est essentiellement la science de la raison, dans un sens qu'aucune autre discipline ne saurait réclamer au même titre. 5° On pourrait craindre, d'après ce qui vient d'être dit, que la philosophie ne fût que Logique ; un peu d'attention préserve de cette erreur. « Logik, formale Philosophie, ohne Metaphysik, transcendentale Philosophie, ist keine Wissenschaft ; und Metaphysik ohne Logik kann keine Gestalt gewinnen als eine willkürliche und fantastische. » (Dialektik § 16). Chaque science en enregistrant un certain nombre de faits, en les traduisant en idées, introduit l'être dans l'intelligence, car elle le contient dans ses formules. On n'en doutera pas si l'on considère les sciences naturelles. Elles font, sans y prétendre, de la Métaphysique en détail, puisqu'elles supposent et affirment l'unité de la pensée et de l'être. Qu'est la Métaphysique sinon l'étude de ce problème? Il est impossible, dès lors, que la Philosophie, en s'occupant des autres disciplines comme il vient d'être dit, ne fasse de la Métaphysique. Elle n'en reste pas à la Logique. Seulement, le problème de l'unité de la pensée et de l'être, elle l'aborde de front et cherche à en présenter une solution qui explique l'ensemble de l'existence. Son ambition est de porter la lumière dans les dernières profondeurs de la science. 6° En résumé, Logique et Métaphysique sont inséparables. C'est une faute de les isoler : la logique présente la liaison des choses, qui ne saurait se détacher de l'intelligence des choses. Il faut établir l'enchaînement comme il existe dans

la nature ; la métaphysique poursuit l'être des choses qui ne reste point à l'écart de l'ensemble des choses. La philosophie respectera ce lien intime des deux disciplines, qu'on a, par erreur, voulu briser, en enfermant chacune dans un camp.

Schleiermacher ne s'est pas borné à soutenir cette thèse, il l'a développée dans sa Dialectique. On l'a attaquée ; on n'en diminuera pas l'importance [1].

De l'idée de la philosophie en général, passons à celle de la Dialectique en particulier.

II. *Dialectique.* Il faut remonter jusqu'aux plus beaux jours de la Grèce, jusqu'au divin Platon, pour trouver le maître de la Dialectique. L'art se perdit dans la décadence de la philosophie de l'antiquité et dans celle du moyen âge, où l'ignorance des peuples et, plus tard, l'autorité de l'Eglise le rendait impossible. Dans notre philosophie française, l'esprit s'est plutôt, conformément au génie de la nation, moins étendu que clair, moins souple que précis, pris d'affection pour la Logique. Poser quelques axiomes, en déduire les conséquences et aboutir à une conclusion évidente, parce qu'elle le semble, est l'exercice qu'il devait préférer. Dans tous les domaines, il a montré que c'était son instinct ; peut-être a-t-il payé cher ses victoires. La Dialectique renverse les barrières et s'ébat dans le champ de la pensée, aussi vaste que le monde : elle n'admet pas que, d'entrée, on emprisonne l'esprit dans de certaines limites ; gardant sa liberté, elle cherche, elle aperçoit, elle annonce ses découvertes et ne veut, à aucun prix, pour simplifier la démonstration, exclure les éléments embarrassants d'un problème.

[1] « Die Philosophie hat grosse Thaten vollbracht ; diese aber ist unter allen die grösste. » Georg Weissenborn. *Op. cit.* vol. I, p. 9. — Pour connaître Schleiermacher comme philosophe, il faut étudier, outre la *Dialektik*, *Grundlinien einer Kritik der bisherigen Sittenlehre ; Monologen ; Vertraute Briefe über Schlegels Lucinde ; Philosophische und vermischte Schriften ; Reden und Abhandlungen, der königl. Akademie der Wissenschaften vorgetragen ; Geschichte der Philosophie ; Entwurf eines Systems der Sittenlehre ; Vorlesungen über Aesthetik ; Die Lehre vom Staat ; Erziehungslehre.* Ces travaux forment les volumes 1, 2, 3 4, 5, 6, 7, 8, 9 des *Sämmtliche Werke : III. Abtheilung. Zur Philosophie.*

Schleiermacher reprend cette science et cet art, car elle est l'une et l'autre. La tentative et digne d'attention.

Qu'est-ce que la Dialectique? C'est l'art ou la science de conduire le dialogue entre les alternatives de la pensée. Qu'il y ait en scène des personnages d'opinions différentes ou un seul, cela ne modifie point les conditions de l'œuvre, car il faut toujours plusieurs points de vue qui, au début, ne soient pas d'accord. Le but est de chercher à établir, entre eux, l'harmonie. Eclairons cette définition par quelques remarques: 1° La pensée n'est pas toujours de même nature, on peut distinguer : α) la pensée pure qui n'a d'autre ambition que la vérité ; sa fin est en elle-même ; elle ne poursuit que cette conquête, c'est-à-dire que l'exercice consiste à s'enrichir elle-même ; β) la pensée pratique qui se propose un but à atteindre ; elle se met en mouvement pour une affaire. Arrivée à ses fins, elle s'arrête; γ) la pensée artistique qui a aussi son terme en soi, parce qu'elle ne développe que son rêve, de la forme enfantine ou élémentaire jusqu'à l'œuvre qui présente le beau de la manière la plus parfaite. La Dialectique ne peut vraiment se mouvoir que dans la première de ces formes : partie de la Philosophie, elle est une discipline de la raison, consacrée à l'étude de la pensée et de l'être. 2° Une supposition est nécessaire pour que la forme que nous étudions puisse se produire : il n'y a pas dialogue, entre deux ou plusieurs, ou monologue, entre les idées d'une même personne, si l'on est entièrement d'accord. En ce cas, le discours suivra sa marche, sans que rien puisse la contrarier. Donc, il faut pour que le dialogue commence, continue et arrive à son terme, un obstacle, en d'autres termes, une divergence entre les idées. Alors l'entretien est une joûte où chacun met sa dextérité à porter et à parer les assauts, jusqu'à ce que les lutteurs cessent le combat. Cette exigence qui est le *sine qua non* du dialogue, l'est aussi de la Dialectique ; elle n'a aucune raison d'être, s'il n'y a pas, dans nos intelligences, des pensées différentes qu'on peut discuter et concilier. 3° Nous laissons échapper le mot, car si l'on nie la possibilité d'une conciliation, toute discussion est superflue. Une classe de philosophes nie cette possibilité, ce

sont les Sceptiques. « L'homme est la mesure de toutes choses ; » partant, chacun de ses propres opinions. Elles dépendent fatalement de sa nature; sans doute, elles peuvent changer, mais c'est que la nature a changé. On ne saurait penser autrement qu'on ne pense : toute argumentation est inutile. On pourrait inférer, peut-être, que le Dogmatisme s'oppose de même à la Dialectique. Ce serait une illusion, car si le Dogmatisme affirme des thèses très catégoriques, il emploie la démonstration pour les prouver et, par conséquent, il consent à discuter. Le sceptique y renonce. Mais, par ce parti pris, il se réfute lui-même, car il ne sortira pas d'un dilemme : ou il établit son droit de douter, et, en cela se contredit, puisqu'il essaie d'une démonstration, ou il doute qu'il doute, et ces mots s'envolent en même temps qu'ils se prononcent. Ajoutez qu'il s'autorise d'une complète diversité des individus pour établir que ce qui persuade l'un, ne persuadera pas l'autre; or, cette diversité n'existe pas; l'humanité, malgré ses variétés, n'en reste pas moins une espèce. 4° Allons plus au fond: pour la Dialectique, comme pour l'une ou l'autre de ses formes, il est indispensable de ne pas isoler la pensée de l'être. Si cela était, il n'y aurait plus de rapport ; par conséquent plus lieu à en chercher la nature. La discussion tombe. Nous ne voulons point revenir à ce que nous avons dit en indiquant les conditions de la Philosophie en général ; mais il est nécessaire de répéter qu'il faut admettre la relation de la pensée à l'être et que le problème est précisément de déterminer cette relation. On a deux termes ; on discutera, l'un attribuera plus à l'objet, l'autre plus au sujet ; l'un admettra telle ou telle qualité de l'objet, l'autre la contestera; bref, nous avons le sol sur lequel la Dialectique peut se mouvoir. 5° Il faut plus encore : il faut une méthode sur laquelle on se soit entendu. On doit être d'accord sur le point de départ; on doit l'être sur le point d'arrivée, auquel on aboutira par des raisonnements plus ou moins longs. En de certains cas, on divisera; en d'autres, on réunira. Cela dépendra de la question traitée. En concédant la diversité, on doit maintenir : α) une conception générale commune qui domine le sujet traité, car si l'on négligeait cette exigence, on varierait selon chaque

cas et l'on n'arriverait à aucun résultat; β) une reconnaissance des règles qui président à la liaison des idées et en légitiment la transition. Ce sont les *conditiones sine quibus*.

Nous avons, dans cette Introduction, expliqué ce qu'est la Philosophie et la Dialectique. Ce travail fait, exposons cette dernière Discipline. La question qui se pose au seuil du sujet, est celle-ci: quel plan allons-nous suivre?

D. TISSOT.

(*A suivre.*)